

PROLOGUE

Ses doigts enlacés dans la main tutélaire de sa mère, l'enfant essayait de mettre ses pas dans ceux de sa génitrice. Sa menotte de bambin serrait celle de sa mère comme une aubaine. Au milieu de la foule bigarrée qui se mouvait sur la place du marché, la poigne maternelle représentait un havre accueillant et protecteur. Comme la femme, mais à sa hauteur, il observait les multiples étals des marchands qui exposaient leurs produits. Certains exhibaient leur camelote sur un drap rapidement déployé à même le sol poussiéreux. Quelques-uns avaient tendu des toiles pour se protéger du soleil. L'enfant était ébahi par la foison des articles mis en vente. Des pots aux couleurs vives frayaient avec des sacs en cuir, le poisson séché jouxtait les fruits et légumes, les épices multicolores fréquentaient des vêtements chamarrés, les poules s'affichaient parmi quelques ânes. Les nombreux fruits aux teintes chaleureuses et aux formes disparates attiraient en particulier son regard. Pastèques, ananas, avocats, chayottes et papayes s'épalaient avec paresse aux côtés de tomates et *tomatillos*, de haricots, de maïs, eux-mêmes voisinant avec *chile*, poivrons et *mole*.

La mère, sans doute une métisse *nahua*, belle encore mais fatiguée, de sa vie, de son époux, de ses enfants, de son dénue-ment, accéléra l'allure. Le gosse de trois ans tenta de suivre,

les yeux soudain braqués sur la face de la femme, inquiet de ce changement brusque autant qu'inattendu. Il remarqua le visage fermé de sa maman, les gouttes de sueur ruisselant sur son front, les larmes perlant sur ses joues. Que lui arrivait-il ? Que ressentait-elle ? Et puis, elle se mit à courir comme si elle cédait à une impulsion irrépressible. Les doigts de l'enfant commencèrent à glisser le long de la paume maternelle, le contact de leurs peaux respectives s'amenuisant sans cesse. Comme il tentait de suivre la course de sa mère, ses petites jambes trottaient aussi vite qu'elles le pouvaient, sa main lâcha prise définitivement. Il buta contre un homme qui déambulait en sens contraire, s'étala sur le sol poudreux. L'homme le releva prestement puis continua son chemin. L'enfant atterré se retrouva seul au milieu de centaines de jambes, de jupes et de pantalons, son unique panorama. Il cria, hurla, pleura. Rien n'y fit : sa mère s'était évaporée et avec elle l'harmonie de son existence. Confusément il sentit un grand vide intérieur, alors que son corps était secoué de spasmes dus aux sanglots. Un sentiment d'abandon, de trahison, de tristesse infinie, de peur sans issue envahit son âme. Il pressentait que la situation dans laquelle il se retrouvait n'était pas temporaire, que l'incertitude serait désormais sa compagne. Qu'allait-il devenir ? Telle était bien la question du petit abandonné de Mexico.

Son corps à corps avec sa destinée débutait : les dés étaient lancés. Il allait devoir imposer un sens – ou on le déterminerait pour lui – à son destin et aux hasards que celui-ci engendrerait. La main de sa mère enchaînerait-elle sa mémoire ?

YOLTIC, LE TAILLEUR DE PIERRES

La question revenait, lancinante, elle torturait son cerveau, elle habitait ses pensées : pourquoi ? C'était une interrogation déconcertante et déstabilisante puisque sa réponse pouvait engendrer, encore et toujours, un nouveau pourquoi. Pourquoi lui avait-elle lâché la main, pourquoi s'était-elle débarrassée de lui au milieu de la multitude ? Pourquoi ? Et cette interpellation amenait sans cesse un autre supplice : se souviendrait-elle de cette menotte d'enfant, si fragile, qui la serrait si fort, puis qui glissait inexorablement vers le vide ?

Assis sur un rocher plat, Yoltic se remémorait une fois de plus les circonstances de son abandon, cette blessure primitive qui restait ancrée en lui. En regardant autour de lui la merveilleuse nature qui lui offrait ses trésors, il oublia ses tristes réflexions. Il se concentra sur la forêt de pins et de chênes qui entourait les collines environnantes, sur les mille bruissements, sur la petite ville de Zacualpan en contrebas, sur la mine qu'il distinguait adossée aux flancs abrupts de la sierra, cette mine où il travaillait maintenant depuis plus d'une année. Ses yeux se portèrent au loin et dans la clarté du matin il aperçut Xinantécati, « l'homme des neuf eaux », le majestueux volcan qui surgissait entre les vallées de Toluca et Tenango, et qui déployait son large manteau neigeux à plus de

quatre mille six cents mètres d'altitude. Chimalpopoca, le vieux contremaître du chantier, lui avait conté la légende qui émanait de cette splendide montagne de feu.

Un prêtre du nom de Xinan désirait ardemment rencontrer une belle déesse qui résidait dans un des lacs du massif. Ne pouvant plus résister, il prit la route, escalada des chemins pentus et finit par découvrir les eaux limpides et froides du lac. Il quitta en hâte ses vêtements et se mit à l'eau, laissant flotter son corps nu sur les vaguelettes argentées que le vent fomentait, complice involontaire de Xinan. La déesse ayant constaté la présence incongrue de l'intrus, piqua une noire colère et enjoignit le prêtre de sortir immédiatement de l'eau et de déguerpir, sous peine d'être rudement châtié. Mais à la vue de la gracieuse divinité, Xinan tomba en amour à l'instant, lui déclara sa flamme et lui proposa de vivre avec lui. Hélas, la nymphe l'éconduisit. Cela ne dérangerait guère Xinan qui chaque jour se rendait au lac pour surprendre la déesse et lui renouveler ses sentiments amoureux. Mais la belle ne voulait rien savoir et fulminait contre l'impudent. Elle finit donc par le punir pour son audacieuse désobéissance en l'éjectant avec violence loin du lac. Blessé dans sa passion, ravagé par le rejet de la naïade, le malheureux Xinan descendit donc vers la plaine où il s'ouvrit la poitrine laissant son cœur se consumer. Alors que la déesse croyait être libérée d'un prétendant qu'elle ne désirait pas, le corps du prêtre commença à croître, à s'étendre, épousant la terre où il reposait. De son cœur brûlant s'échappèrent des feux incandescents qui couvrirent rapidement les alentours : le volcan était né. Devant les effets imprévisibles de son déni, la déesse se repentit et décida d'aller à lui. Mais le volcan avait encore grandi et crachait sa lave, envahissant maintenant une superficie énorme, dévastant tout, y com-

pris le foyer de la déesse, absorbant le lac et la chassant. Plus tard, elle gravit le volcan jusqu'à son sommet, demanda pardon et couvrit le cœur du prêtre-volcan pour enfin l'apaiser. Les aînés racontent encore qu'elle quitta définitivement les lieux, ne supportant plus de voir le volcan qui étincelait de toute sa splendeur et régnait sur son ancien domaine.

Yoltic aimait cette histoire d'amour chimérique, car elle le ramenait à sa propre condition, celle d'un adolescent ingénu, orphelin de l'amour de sa mère.



Il devait pourtant reconnaître que le destin avait finalement été clément avec lui, après l'épreuve de l'abandon. Les Franciscains l'avaient recueilli, nourri et logé pendant de longs mois avant de le confier, mais toujours sous leur supervision, à un vieux couple d'indiens tributaires du couvent. L'homme, un cordonnier du nom de Coatzin et sa femme Ameyatzin seraient comme des parents adoptifs pour le petit abandonné, *icnotl* dans leur langue usuelle. Cependant, les frères s'étaient engagés à lui assurer une éducation de base, dans l'école attenante au monastère, située au centre-même de Mexico-Tenochtitlan. Une première petite église dédiée à Saint François avait été édifiée quelques années auparavant, à laquelle les frères avaient adjoint un couvent, sur un terrain qui avait été propriété de l'empereur Moctezuma. Ensuite les Franciscains avaient construit la chapelle San José de los Naturales, la première église destinée aux Indiens. Avait encore suivi la création d'un hôpital, d'un cimetière, d'un grand potager et d'une belle fontaine.

L'école où le petit Yoltic se rendrait sagement entre ses cinq et douze ans, était située dans l'enceinte du couvent, adossée à

la chapelle. On y trouvait des classes, des dortoirs et une série d'ateliers destinés soit à l'apprentissage des beaux-arts, soit à celui d'un métier.

En ces années de seconde moitié du XVI^e siècle, les Franciscains, arrivés en Nouvelle Espagne en 1524 à la suite des conquistadors, s'étaient éparpillés sur tout son territoire, érigeant ici une église, là un couvent ou encore une école. Comme pour les autres ordres présents sur ces riches terres, il fallait absolument gagner les âmes des Indiens. Dans ce vice-royaume, à l'avènement de Philippe II d'Espagne, les bouleversements politiques, économiques, sociaux, culturels et épidémiologiques avaient beaucoup marqué la vie des habitants, qu'ils soient venus de la lointaine péninsule ibérique ou qu'ils soient de souche, ou encore esclaves noirs importés d'Afrique ou des Caraïbes comme main d'œuvre corvéable à merci. Ceux-ci remplaçaient une population autochtone, d'abord décimée par la guerre de conquête, puis par les maladies et les circonstances du moment. Il en résultait à présent un excédent constant de décès par rapport aux naissances. Cette disparition des Indiens représentait aussi un déficit de recettes pour la cassette royale et donc moins de redevances pour les villes, les caciques, les hidalgos, le clergé, les gouvernants de la Nouvelle Espagne. Les exemptions tributaires, accordées un temps, avaient été abolies pour remédier au manque de rentrées financières.

C'est dans cet univers extérieur troublé que Yoltic avait grandi, protégé à la fois par le foyer de ses parents adoptifs, pauvres mais généreux en tendresses et par l'école franciscaine. De sa vie d'avant, Yoltic n'avait retenu que son propre nom et celui de sa mère, Nenetl. Le reste était oblitéré, oublié dans les ténèbres : ses souvenirs étaient refoulés, évanouis quelque part dans les limbes de son cerveau. En définitive, il